

Pierre Frenette et Dorothée Picard, *Pessamiulnuat utipatshimunnau mak utilnu-aitunanu « Histoire et culture innues de Betsiamites »*, Éditions École Uashkaikan et Conseil de bande de Betsiamites, 2002, 303 pages

François Girard

Volume 33, Number 1, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082812ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082812ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

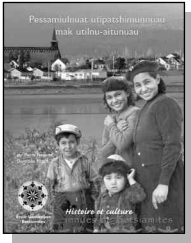
0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, F. (2003). Review of [Pierre Frenette et Dorothée Picard, *Pessamiulnuat utipatshimunnau mak utilnu-aitunanu « Histoire et culture innues de Betsiamites »*, Éditions École Uashkaikan et Conseil de bande de Betsiamites, 2002, 303 pages]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(1), 126–126. <https://doi.org/10.7202/1082812ar>



**Pessamiulnuat utipatshimunnau
mak utilnu-aitunanu**

**« Histoire et culture innues
de Betsiamites »**

*Pierre Frenette et Dorothee Picard.
Éditions École Uashkaikan et Conseil de
bande de Betsiamites, 2002, 303 pages.*

VOICI UN LIVRE sur une communauté, ses individus et l'histoire qui les a façonnés. C'est, à ma connaissance, la première fois qu'un ouvrage de ce genre voit le jour. Fait directement, dans une large mesure, avec et sur les Innus, joignant la grande et la petite histoire, couvrant de la préhistoire de l'est du continent jusqu'à aujourd'hui, alliant les récits de vie personnelle aux enjeux politiques les plus globaux, cet album offre un panorama unique sur une collectivité.

Édité par l'école secondaire Uashkaikan, qui détient une banque d'archives photographiques impressionnante, le livre est donc abondamment illustré : à chaque page, une carte, un tableau ou une photo complètent les textes. Les propos sont rédigés dans une langue claire et accessible : la vocation première du livre est de servir aux étudiants comme manuel d'introduction à l'histoire et à la culture innues. L'écriture est tout de même assez étoffée pour satisfaire le lecteur dont la langue première est le français.

Le sommaire annonce deux grandes sections : livre 1, « Histoire » ; livre 2, « Éléments culturels ». Chaque livre est divisé en chapitres d'une vingtaine de pages regroupant une période ou un thème général. Les chapitres sont enfin subdivisés en rubriques d'une ou deux pages coiffées d'un titre résumant bien le sujet abordé. Par exemple, dans « His=toire », chapitre 3 : La vie en forêt : 1. La remontée des rivières, p. 56 ; 2. Territoires de chasse, p. 58, etc.

La première partie, « Histoire », couvre les grandes étapes de l'occupation du territoire, de la préhistoire à l'arrivée des Européens. On retrace les grands moments de la création de la réserve, la vie sur le littoral ou en forêt, les rapports entre les institutions politiques, ecclésiastiques, les exploitants et les

autochtones. De l'invasion du pays et des problèmes de la sédentarisation jusqu'aux défis de la prise en charge, on touche les enjeux contemporains de l'approche commune autant que celui de l'éclosion de la musique rock innue.

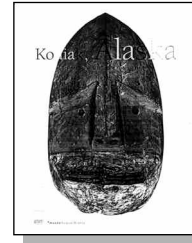
La seconde partie, « Éléments culturels », est parsemée de biographies – une douzaine – d'ainés qui se sont illustrés dans un secteur particulier, ou de pionniers comme le docteur Stanley Vollant, premier chirurgien autochtone au Canada. Le corps du texte des thèmes culturels est constitué de témoignages d'informateurs de Betsiamites, d'extraits et de citations en encadrés, qui permettent de voler çà et là sans perdre le fil de la narration.

Évidemment, un livre couvrant un aussi vaste programme ne pouvait qu'offrir un survol, une esquisse de la plupart des sujets abordés. Rédigé par l'historien Pierre Frenette, on devine qu'il est conçu pour susciter l'envie de creuser davantage les éléments présentés, en classe ou par soi-même. Petit détail concernant le titre : ce dernier est écrit en innu et le sous-titre est en français ; or, le texte est rédigé uniquement en français... Le contenu est à l'inverse de la présentation.

On peut qualifier l'entreprise de réussie. Le volume servirait bien d'introduction à l'histoire régionale des Amérindiens autant pour un public allochtone (qui en aurait bien besoin par les temps qui courent) qu'aux premiers concernés. Il intéressera également le public amateur féru de récits authentiques ou avide de connaître une culture différente de la nôtre, à proximité de chez nous. Enfin, le prix, modique (25 \$) pour un document aussi riche en illustrations, en fait un indispensable.

Pour avoir vu sur place la réaction enthousiaste des gens à leur livre, je ne peux que saluer cette heureuse initiative, amorcée par M^{me} Marcelline Canapé, directrice de l'école Uashkaikan.

François Girard



**Kodiak, Alaska. Les masques de
la collection Alphonse Pinart**

*Emmanuel Desveaux (dir.). Adam Biro
et Musée du quai Branly, Paris, 2002,
256 pages, ill. 40 euro.*

CE VOLUME SOMPTUEUX, j'insiste sur le qualificatif, est le catalogue d'une remarquable exposition qui vient de se terminer à Paris au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, mais sous l'étiquette anticipatrice du Musée du quai Branly, pas encore construit et objet de nombreuses controverses politiques et scientifiques dont l'évocation nous entraînerait trop loin. Cette exposition est consacrée aux objets, mais surtout aux masques, ici merveilleusement photographiés, de la collection que recueillit il y a cent trente ans (1871-1872) Alphonse Pinart, enfant de Boulogne-sur-Mer, en Alaska, nouvellement acquise de la Russie par les États-Unis. Ce catalogue est à la fois ce qu'il prétend être, mais beaucoup plus encore, car il nous donne un historique détaillé de la collection avec toutes ses péripéties. Les muséographes apprécieront à sa juste valeur leur rôle de conservateurs éminents dans la préservation d'artefacts qui sont un jour à la mode pour telle ou telle raison, puis relégués dans l'oubli un peu plus tard mais qui, aujourd'hui, ressurgissent de l'ombre. La morale de tout cela : il faut garder et préserver contre vents et marées...

Ces masques ont été longtemps connus sous le nom de *koniag*, mais cette appellation est aujourd'hui remplacée par celle de *sugpiaq* ou encore *alutiiq*, comme cette population de l'archipel Kodiak se plaît à se nommer aujourd'hui. En fait, comme le montre l'ethnohistorien Félix Torres, les Sugpiat (pluriel de Sugpiaq) sont la branche méridionale des Eskimos yupiks (le terme « Eskimo » a toujours cours, pour certains, en dehors du Québec) mais se font passer pour Aléoutes, au terme d'une histoire complexe et embrouillée fort bien rendue dans un chapitre du catalogue intitulé « Aléoutes, Sugpiaq, Chugach, Alutiiq : des identités recomposées ».